

La richesse des sens dans « Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer » de Dany Laferrière dans la perspective traductologique

Joanna Warmuzińska-Rogóż
Université de Silésie, Pologne
asiawarm@wp.pl

Synergies Pologne n°6 - 2009 pp. 203-213

Résumé : *La présente analyse a pour but de réfléchir sur la complexité des sens, propres à l'écriture migrante au Québec, à l'exemple du roman Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer de Dany Laferrière et de sa traduction polonaise. Les sens multiples sont analysés par le biais du code culturel (relations : Négritude - Occident et sens typiquement québécois, stéréotypes et intertextes) ce qui permet de dégager la spécificité du texte enraciné dans la culture de départ. La complexité des sens se manifeste sur quelques axes : des plus larges (phénomènes culturels généralisés), jusqu'à ceux qui sont caractéristiques pour la culture québécoise. La compréhension du texte par le lecteur de la traduction dépend de son savoir préalable et pourrait être plus grande grâce au paratexte sous forme d'avant-propos ou de postface du traducteur. Une compréhension approfondie augmentera aussi la possibilité de la communication entre les cultures et de leur enrichissement réciproque.*

Mots-clés : *Écriture migrante, code culturel, culture québécoise, traduction*

Abstract: *The aim of the article is to describe the complexity of meanings characteristic for migrant writing in Quebec on the basis of the novel How to Make Love to a Negro by Dany Laferrière and of its Polish translation. The multiple meanings are analysed from the perspective of cultural codes (relations between the Negritude and the West, distinct Quebecois meanings, stereotypes and intertexts), which makes it possible to detect the specificity of the original text. The complexity of meanings is visible on a few axes : from the most universal ones (the generalized cultural phenomena) to those that are characteristic for the Quebecois culture only. The understanding of the translation depends on the reader's knowledge which may be greater thanks to a paratext (a preface or a postface written by the translator). The deep understanding can increase the communication between the two cultures and subsequently advance their mutual enrichment.*

Key words: *Migrant writing, cultural code, Quebecois culture, translation*

Peut-on rêver l'autre ?
Peut-on pénétrer le rêve de l'autre ?
L'Occident dit : territoire inconnu.
Attention : DANGER. Danger d'osmose.

Danger de véritable communication (CF, 84)¹

Vu l'enracinement profond de la littérature québécoise dans l'histoire et la culture, il est légitime de constater que sa réception peut être restreinte, voire même impossible, aux lecteurs étrangers moyens qui possèdent un savoir limité sur l'histoire et l'actualité de la province. Parfois donc la difficulté se présente non pas tellement au niveau des mots que l'on peut détecter facilement sauf si l'on a affaire à un vocabulaire exclusivement québécois, mais au niveau du sens ou des sens dévoilés.

La situation se complique davantage avec des oeuvres écrites au Québec par des écrivains immigrants, ou autrement dit néo-québécois. Comme le constate Yannick Gasquy-Resch, « [c]es textes sont d'autant plus intéressants qu'ils expriment, au sein du français pris comme langue d'écriture, les tensions provoquées par la rencontre de la culture d'origine et la culture du pays d'accueil » (Gasquy-Resch, 1994 : 235). Il paraît particulièrement intéressant de regarder de plus près comment fonctionne cette littérature, appelée au Québec « littérature migrante », dans la perspective traductologique. Il nous semble qu'elle permet de voir une richesse particulière des sens d'autant plus que les textes traduits sont transmis par le filtre du traducteur² (dans ce cas-là ce qui nous intéresse le plus, c'est le filtre culturel) et c'est le traducteur qui effectue un choix subjectif parmi un nombre infini d'interprétations possibles d'une oeuvre ouverte, selon la terminologie d'Umberto Eco. Nous avons choisi pour notre analyse le roman de Dany Laferrière, intitulée *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Nous nous concentrerons sur la version originale en suivant le principe que le traducteur, avant d'effectuer la traduction, doit mener une analyse approfondie d'une oeuvre littéraire. Ajoutons qu'il existe la traduction polonaise, publiée en Pologne sous le titre *Jak bez wysiłku kochać się z Murzynem* (Polska Oficyna Wydawnicza, traduction de Jacek Giszczak).

Dany Laferrière est représentant de la communauté haïtienne au Québec, un groupe ethnique très actif au sein de la culture québécoise (qu'il suffise de rappeler qu'il possède la maison d'édition Nouvelle Optique). Notre choix d'un roman pour l'analyse n'est pas un hasard : bien que Laferrière vienne du Haïti, il est un cas à part - il se montre à travers son roman comme un écrivain typiquement québécois qui porte toutefois tout un bagage de souvenirs d'immigrant. En plus, le roman de Laferrière se caractérise par la polyphonie, qui s'inclut, selon Józef Kwaterko, dans la multiplication des signes, citations, allusions, répétitions propres à l'écriture migrante (Kwaterko, 2003 : 221).

Avec *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* Laferrière inaugure sa carrière au Québec en emportant un succès spontané de l'ouvrage (environ 10 000 exemplaires vendus). Bien que certains attribuent ce succès au titre provocateur, le roman se maintient plusieurs semaines au palmarès des best-sellers. Ce succès est suivi d'autres romans importants et d'une carrière brillante.

Quant au récit, le lecteur connaît la vie quotidienne de deux immigrés de race noire, Bouba et Vieux. Le premier, mystique acharné, passe son temps à méditer en écoutant du jazz ou à lire le Coran. Le deuxième, narrateur, s'adonne à deux activités : la drague des filles Blanches et la rédaction de son premier roman. L'univers romanesque est complété par des Miz (Miz Littérature, Miz Sundae, Miz Beauté, etc.) qui succombent au charme exotique du personnage principal. Le roman constitue une réflexion parodique sur la condition nègre en Amérique et sur le problème d'altérité.

Dans notre analyse nous proposons de voir de près les sens multiples cachés dans le roman et leur présence ou absence possible dans la traduction, notamment en polonais, par le biais de l'analyse du code culturel. Rappelons que ce terme renvoie dans la traductologie à la possibilité de vérifier le transfert des éléments propres à la culture de départ, tels que les mots-clés enracinés dans la culture source, le modèle de culture étant le résultat des changements et transformations au cours de l'histoire d'une certaine société ou d'un pays, ce qui influe ensuite sur la conscience collective. Cette dernière se manifeste à son tour dans la manière de penser, dans des réactions et comportements ainsi que dans le mode de perception de la réalité (vocabulaire, symboles particuliers) (Krysztofiak, 1996). Il nous semble que cette notion permettra de systématiser les problèmes qui ont pu ou pourraient apparaître lors de la traduction de l'oeuvre de Laferrière.

Le code culturel se manifeste dans le roman sur quelques axes que l'on pourrait qualifier des plus larges, portant sur les phénomènes culturels généralisés, jusqu'à ceux qui sont caractéristiques uniquement pour la culture de départ et qui peuvent susciter des problèmes traductologiques ou des problèmes de réception. Ainsi nous analyserons le phénomène que P. Nepveu (Nepveu, 1999) désigne comme la multiplication des signes renvoyant à d'autres signes ce qui est typique pour l'écriture migrante.

Commençons par l'axe le plus universel, à savoir la présentation des relations : Négritude - Occident. Rappelons que le thème principal du roman porte sur l'altérité enrichie par un aspect intertextuel³. L'une des manifestations de l'altérité se présente sous forme des différences culturelles entre les Noirs, incarnés par des personnages-clés (Vieux et Bouba) et toutes les filles draguées (les Miz). Ainsi le texte abonde en exemples de ce contraste. En voilà un des plus significatifs :

Regarde, maman, dit la jeune Blanche, regarde le Nègre coupé. Un bon Nègre, lui répond le père, est un Nègre sans couilles. Bon, bref, telle est la situation en ce début des années 80 marquées d'une pierre noire dans l'histoire de la civilisation nègre. A la bourse des valeurs occidentales, le bois d'ébène a encore chuté. (CF, 17-18)

Le fragment cité ci-dessus témoigne bien de l'ironie avec laquelle l'auteur traite le sujet qu'il a choisi pour son roman. Ce qui est particulier, c'est que Laferrière d'une part esquisse une distinction entre les filles blanches et le Nègre, étant inférieur envers elles, pour qui le rêve majeur est de les draguer, d'autre part toutefois, le personnage principal se définit en ayant recours à la culture occidentale (« un cartésien, un rationaliste » CF, 14). Qui plus est,

le héros du roman écrit par Vieux, se définit également grâce à la culture occidentale dont témoigne une entrevue fictive avec un journaliste après l'apparition de son roman :

Q : (...) Généralement, les Noirs font appel à l'Afrique dans ce cas-là. Vos personnages, non. Pourquoi ?

R. : Parce que ce sont des Occidentaux. (CF, 161)

Comme le constate André Lamontagne, à vrai dire les Noirs sont des Occidentaux, mais ils jouent parfois au Nègre pour séduire des filles blanches (Lamontagne, 2004 : 158). Il en est de même avec Vieux : son mode de vie, ses lectures préférées et sa perception de l'autre ne le distinguent absolument pas de ses amies anglophones. Ce trait ironique, voire parodique, distingue le roman de Laferrière des autres oeuvres des immigrants, notamment haïtiens, qui placent au centre d'intérêt la présentation de l'aliénation et la recherche difficile d'une nouvelle identité. L'auteur du roman en question ne s'appuie pas sur ce problème. Tout au contraire, suivant l'opinion de Józef Kwaterko, on peut constater que Laferrière, à travers les procédés parodiques, renverse la perception de négritude, il la désacralise (Kwaterko, 2003 : 234). Quoi qu'il en soit, il semble que ce premier axe, par son universalisme et par le caractère explicite, soit complètement compréhensible pour les lecteurs des traductions, en l'occurrence les lecteurs polonais. Le texte original contient des explications de la philosophie du narrateur et de son personnage imaginaire. En plus, ce jeu de l'auteur avec l'image des Nègres et leur position inférieure envers les Blancs s'appuie sur des stéréotypes communs ce qui facilite davantage la réception. Et à l'inverse, la vision du monde des Blancs esquissé par le Nègre se fonde en grande partie sur les clichés.

Toutefois, cet axe universel engendre un sens particulier typiquement québécois et c'est là qu'apparaît le second axe. Comme le souligne A. Lamontagne, la drague de Vieux se restreint uniquement aux filles blanches anglophones, plus précisément, selon les mots de Vieux il s'agit de : « baiser l'inconscient d'une fille Westmount » (CF 81). Lamontagne l'explique par le fait que le narrateur vise le pouvoir colonialiste et économique de l'Amérique blanche. Au Québec, ce pouvoir est toujours exercé, ou à tout le moins symbolisé, par la minorité anglophone, dont l'Université McGill se veut l'un des bastions. (Lamontagne, 2004 : 168)

D'ailleurs, Dany Laferrière a confirmé cette hypothèse lors de l'entretien avec A. Lamontagne. A vrai dire, le texte abonde en fragments qui renvoient à ces relations complexes au sein de la province et aux symboles propres à la majorité anglophone. La conquête des Anglaises par un Noir, qui incarne ici symboliquement un Québécois, en tant que celui qui est soumis, colonisé, est d'autant plus intéressante qu'elle est absente dans la littérature québécoise. C'est la situation inverse qui prédomine : le mâle anglophone conquérant la femme francophone (Lamontagne, 2004 : 168).

Un trait caractéristique pour le roman de Laferrière, non pas sans importance pour la traduction : il est possible de comprendre les éléments décrits ci-dessus de deux manières : soit littéralement en tant que la relation entre les Noirs et les colonisateurs anglais, soit symboliquement, sur l'axe Québécois - Anglophones.

Ainsi, le lecteur moins familiarisé avec la réalité québécoise ne comprendra que le premier niveau, par contre celui qui possède un savoir plus approfondi aura la possibilité de détecter ce sens caché découlant de la manière de penser propre à la société de départ et qui fait partie du code culturel.

Si nous analysons le second axe, il ne faut pas oublier les détails liés à la présentation des filles blanches anglophones. Tout d'abord leur appellation commune - l'auteur utilise souvent un sigle, mot-clé renvoyant à la réalité de départ, qui fonctionne dans la langue anglaise, claire pour les anglophones : WASP, qui signifie « White Anglo-Saxon Protestants, acronyme anglais, aux Etats-Unis, Anglo-Saxon blanc et protestant (modèle valorisé) ». Ainsi, le personnage principal parle d'une « princesse wasp », ou bien d'une « âme wasp ». Il est intéressant de voir comment cet élément se manifeste dans la traduction polonaise. Le traducteur, Jacek Giszczak, faute d'équivalent dans la langue polonaise, a choisi de transmettre ce qui était le plus important dans cette appellation, à savoir la religion protestante. Ainsi, dans la traduction polonaise apparaît : « protestancka cnotka » (19) et « protestancka księżniczka » (31). Une solution intéressante, sauf que ce mot-clé n'est pas transmis dans sa totalité.

Un autre accent culturel qui contribue à la caractéristique des filles draguées renvoie à leur formation : ainsi Vieux évoque plusieurs fois McGill, cité déjà ci-dessus, qu'il caractérise comme « une vénérable institution où la bourgeoisie place ses enfants pour leur apprendre la clarté, l'analyse et le doute scientifique » (CF, 31). Le nom de l'université sert aussi à construire une image ironique des filles anglophones : selon le narrateur, elles utilisent « le code de McGill » et participent à des soirées littéraires « typiquement McGill ». En général donc c'est un des éléments du code culturel, mot-clé propre à la culture de départ, lisible sans aucun doute pour les récepteurs de l'original. Il semble que grâce à l'explication citée ci-dessus l'usage du nom de cette université sera clair également pour les récepteurs d'une traduction, en l'occurrence la traduction polonaise.

A cette image imprégnée d'éléments culturels s'ajoute la description du mode de vie des filles « wasp », et particulièrement la description de leurs habitats. L'image que Vieux donne de la maison de Miz Littérature est digne d'être citée dans son intégralité :

Être là, ainsi, dans cette douce intimité anglo-saxonne. Grande maison de briques rouges couvertes de lierre. Gazon anglais. Calme victorien. Fauteils profonds. Daguerrotypes anciens. Objets patinés. Piano noir laqué. Gravures d'époque. Portrait de groupe avec *cooker*. Banquiers (double menton et monocle) jouant au cricket. Portrait de jeunes filles au visagelong, fin et maladif. Diplomate en casque colonial en poste à New Delhi. Parfum de Calcutta. Cette maison respire le calme, la tranquillité, l'ordre. L'Ordre de ceux qui ont pillé l'Afrique. L'Angleterre, maîtresse des mers... Tout est ici, à sa place. Sauf moi. (CF, 105)

Cette description s'inscrit dans la représentation stéréotypée des Anglophones (Lamontagne, 2004 : 170). Parmi ses indices, Lamontagne énumère aussi : le respect de l'ordre (« Dire qu'elle est à la fois Anglaise et disciplinée est un pléonasme inutile dans la bouche d'un Nègre » (CF, 77-78), le port d'un appareil

dentaire et avant tout l'attribution des surnoms aux filles draguées (toutes les Miz). Quant à la description de la maison familiale de Miz Littérature, elle semble être révélatrice vu qu'elle contient des attributs anglo-saxons. Additionnellement, Laferrière place les maisons des Miz à Westmount et Outremont - endroits-symboles. Qu'il suffise de citer la description d'Outremont, quartier fameux, provenant de son site Internet :

Quartier résidentiel de l'élite des milieux des affaires, des professions libérales et artistiques, l'arrondissement d'Outremont se déploie gracieusement le long du versant est du mont Royal. Il se caractérise par son cadre verdoyant, ses nombreux parcs et la qualité de vie exceptionnelle qu'il offre à sa population. Les habitants d'Outremont, en plus de vivre à deux pas du centre-ville de Montréal, profitent d'installations récréatives et de services de proximité de qualité supérieure. Ses avenues commerçantes recèlent des restaurants et des boutiques qui comptent parmi les plus recherchés des environs, et Outremont offre aux familles quelques-unes des meilleures écoles publiques et privées de la région. Tous ces ingrédients se conjuguent pour vous accueillir chaleureusement.⁴

Quant aux possibilités de transmettre dans la traduction toutes ces nuances culturelles propres au modèle de culture de départ, tout d'abord, nous aurons affaire encore une fois à deux niveaux de sens : l'un qui porte sur les relations : colonisateur (« l'Angleterre, maîtresse des mers ») et colonisé qui regarde l'intérieur de la maison (un Noir). A cela s'ajoute le sens caché : si Vieux incarne également l'esprit québécois, nous avons affaire aussi à la relation : un anglophone (colonisateur) - un francophone (colonisé). On peut donc parler du sens sous-jacent, renvoyant à l'enracinement du roman dans la spécificité québécoise. Bien sûr, le problème ne se posera pas au niveau lexical : les fragments décrits ci-dessus ne contiennent pas un vocabulaire incompréhensible. Il s'agit plutôt d'un certain savoir préliminaire sur la réalité de la langue de départ, donc sur les aspects sociaux et culturels et avant tout sur les tensions entre les Anglo- et Francophones que devrait posséder le lecteur de la traduction. Rappelons d'après Roman Lewicki (Lewicki, 2000 : 29-30), que ce savoir dépend des contacts culturels de deux sociétés - celle de départ et celle d'arrivée. Il ne faut pas négliger cet aspect cognitif pendant le processus de traduction si l'on veut obtenir un résultat satisfaisant. Il va sans dire que ce savoir diffère dans la plupart des cas du celui propre au destinataire de l'original. C'est à ce moment-là qu'apparaît le phénomène que Anna Legeżyńska (Legeżyńska, 1986 : 14) décrit comme une tension entre les compétences du lecteur projeté par l'original et celles projetées pour un lecteur virtuel de la traduction. Il semble que dans le cas du Québec et de la Pologne ces contacts soient fort limités. On peut se poser une question concernant le prix du compromis dans la traduction : parfois certaines nuances du code culturel ne sont pas transmises dans la traduction et l'oeuvre perd sa spécificité.

Le savoir préalable sur le Québec et sa spécificité culturelle que devrait posséder le lecteur de la traduction sera indispensable si l'on veut qu'il comprenne des stéréotypes dont le roman abonde. A titre d'exemple citons-en quelques-uns qui constituent l'axe culturel suivant. Commençons par les stéréotypes les plus connus, voire évidents, concernant la société québécoise. Ainsi, en décrivant dans son roman le lieu où il vit, le personnage principal aperçoit « [e]n bas,

dans la ruelle, des gosses [qui] jouent au hockey » (CF, 69). De même au bar où il y a « [t]rois types en chapeau mou, accoudés au bar, en train de regarder une partie de hockey à la télévision » (CF, 101). Bien sûr, l'évocation du sport national des Canadiens, en tant qu'élément culturel, sera bien comprise par les récepteurs de la traduction. Toutefois, le hockey est quelque chose de plus que le sport national au Canada. Renald Bérubé en se servant de la phrase de père Gagnon qui l'avait un jour lancée à ses étudiants de l'Université de Montréal insiste sur le fait que : « [l]e hockey du samedi soir, au Québec, c'est une séance de thérapie collective » (Tétu de Labsade, 2001 : 93). Il en est de même avec l'hiver, la saison qui fait immédiatement penser au Canada, et qui apparaît dans le dialogue suivant entre Vieux et un Sénégalais :

Combien, me redemande-t-il [un Sénégalais] avec insistance ?

Je ne comprends toujours pas.

L'Ivroirien, jusque-là impassible, consent à traduire.

Il veut savoir combien d'hivers tu lui donnes.

Dix, dis-je, évitant de le froisser.

Il éclate d'un énorme éclat de rire.

- Vingt, frère. On est brûlé à l'intérieur. La glace brûle tout, frère. Après vingt ans ici, frère, on devient cendre. (CF, 93)

Cette image parodique sera lisible à première vue au lecteur de la traduction vu qu'elle renvoie à des stéréotypes communs aussi bien sur le Canada avec son interminable hiver que sur les Noirs. Cependant, la force symbolique de l'hiver au Canada est plus grande et dépasse largement l'image stéréotypée que l'on a d'habitude. Ainsi Naïm Katan, un écrivain néo-québécois d'origine irakienne, note qu'un étranger n'a pas vraiment le droit d'écrire sur l'hiver. Comme le constate Tétu de Labsade, ces paroles confirment une place particulière de l'hiver dans l'imaginaire québécois (Tétu de Labsade, 2001 : 37). En général, tous ces éléments constituent un trait important vu que l'auteur lui-même avoue sa propension aux stéréotypes et clichés : « J'aime beaucoup les clichés. C'est un lieu commun. Un lieu commun, c'est un lieu que tout le monde partage, et c'est important. Et ce qui est extraordinairement terrible dans les clichés, c'est que la plupart sont vrais. » (Lamontagne, 2004 : 167)

Tout de même, le roman contient également des éléments propres au code culturel qui pourront être incompréhensibles au lecteur de la traduction. Tel est le cas de la description de la visite de Vieux au bureau de poste où il est accusé d'agresser une Blanche. Voilà comment elle s'exclame :

Moi, je n'ai rien à voir avec leur folklore. Si au moins il n'y avait que les Nègres ! Mais non, maintenant, il y a les Sud-Américains avec leurs dizaines de chaînes au cou, leurs pendentifs, bagues, broches, toute cette bimboloterie qu'ils n'arrêtent pas de proposer dans les cafés. (CF, 57)

Cette attaque de la fille résume la situation au Québec où la politique de l'immigration multiculturelle a permis d'une part aux personnes de nationalités diverses de trouver une nouvelle maison, d'autre part néanmoins, au sein de la société a apparu une méfiance envers les étrangers et leur omniprésence.

A cet éventail d'éléments culturels il faut encore ajouter un accent important, à savoir la réception imaginaire du roman de Vieux qui est, selon Chantal Savoie, typiquement québécoise (Savoie, 2003 : 153). Laferrière utilise les personnages éminents parmi les critiques littéraires au Québec, tels que Réginald Martel, Jean-Ethier Blais, et il imagine une entrevue de Vieux avec Denise Bombardier dans une émission *Noir sur Blanc*⁵. Bien sûr, le lecteur de la traduction comprendra bien le premier sens, c'est-à-dire le fait que le roman du personnage principal sera bien reçu à la jubilation de son auteur, tout de même s'il n'a pas de compléments cognitifs (selon la terminologie de Jean Delisle), c'est-à-dire des savoirs extralinguistiques renvoyant à la culture de départ, et en particulier ceux dont la connaissance est indispensable pour la compréhension détaillée d'une oeuvre, il n'aura pas d'accès à cette couche sémantique importante (Delisle, 1993).

Les axes que nous venons d'analyser démontrent que le roman offre tout un éventail d'éléments culturels, des plus universels jusqu'à ceux qui sont lisibles uniquement si l'on possède un savoir nécessaire de la culture de départ. La situation similaire à lieu au niveau des intertextes qui font partie aussi du code culturel. Leur compréhension globale et détaillée est importante dans la réception de l'oeuvre de Laferrière puisque ce sont eux qui permettent au personnage principal de construire son identité (Lamontagne, 2004 : 157). En plus, ils découlent d'une grande érudition de l'écrivain qui a d'ailleurs beaucoup impressionné l'éditeur Jacques Lanctôt. Comme il l'a constaté, « [c]e qui m'a frappé dans le manuscrit de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, c'est l'immense culture littéraire de cet auteur inconnu. C'était le livre d'un érudit, bourré de clins d'oeil littéraires », et d'un auteur qui apparemment aime occulter « la dimension littéraire de son oeuvre » (Mathis-Moser, 2003 : 22). Ainsi le lecteur retrouvera tout d'abord les noms des auteurs appartenant au panthéon littéraire mondial : Hemingway qui est une sorte de modèle littéraire pour le personnage principal, Miller, Homère, Borges. D'après A. Lamontagne, il y a parmi eux des intertextes associés à l'acte de lecture et ils ont une véritable influence sur les lignes pragmatiques et actorielles du récit (Lamontagne, 2004 : 163). Le roman se caractérise par un « déluge » des noms propres ce qui est, selon P. Nepveu, le trait principal d'une culture migrante contemporaine où la recherche de l'identité équivaut à une traversée du labyrinthe (Nepveu, 1999 : 208-209). Comme ces intertextes, éclectiques et cosmopolites, proviennent de l'Amérique et de l'Europe et sont communément connus, le lecteur de la traduction pourra les comprendre facilement et il n'y aura pas de perte de sens à ce niveau-là⁶.

La situation se complique quand l'auteur introduit des écrivains noirs, comme dans l'exemple suivant :

Donc tu veux devenir le meilleur écrivain Nègre ?
C'est ça. Meilleur que Dick Wright.
Meilleur que Chester Himes.
Meilleur que Chester.
Meilleur que James Baldwin ?
Oh ! Celui-là est un os dur.

Meilleur que Baldwin ou pas ?

Meilleur que Baldwin. Baldwin, joli nom, hein ? Avec Paradis du Dragueur Nègre, un jeune écrivain noir de Montréal vient d'envoyer James Baldwin se rhabiller. (CF, 97)

Chaque nom porte avec soi tout un bagage de connotations dont la connaissance permet de mieux comprendre le personnage principal, écrivain débutant. Sans ce savoir le lecteur se limitera à la constatation qu'il s'agit des écrivains anglophones, si l'on déduit de leurs noms, peut-être américains⁷.

Passons finalement à l'axe culturel le moins large : celui qui renvoie aux accents intertextuels typiquement québécois. Face à la multitude des accents intertextuels différents, les intertextes québécois n'en constituent qu'une modeste partie. Cela découle probablement du fait que le personnage principal se définit à l'aide des référents européens et américains (en tant que Noir occidental) et non pas par le biais des intertextes typiquement québécois. Tout de même un lecteur attentif retrouvera quelques détails intéressants. A part la réception imaginaire du roman de Vieux, déjà décrite, le roman abonde en noms propres renvoyant à la vie culturelle québécoise parmi lesquels : actrice et chanteuse Carole Laure, présente tout au long du récit, écrivains - Réjean Ducharme, Lévy Beaulieu, Gabrielle Roy et ainsi de suite. Chose intéressante : tous ces éléments sont entremêlés avec d'autres intertextes ce qui témoigne de leur position non-privilegiée. Il en est de même avec la liste des lectures de Vieux où apparaissent en pêle-mêle les écrivains différents :

Je lis : Hemingway, Miller, Cendrars, Bukowski, Freud, Proust, Cervantes, Borges, Cortazar, Dos Passos, Mishima, Apollinaire, Ducharme, Cohen, Villon, Lévy Beaulieu, Fennario, Himes, Baldwin, Wright, Pavese, Aquin, Quvedo, Ousmane, J.-S. Alexis, Roumain, G. Roy, De Quincey, Marquez, Jong, Alejo Carpetier, Arwood, Asturias, Amado, Fuentes, Kerouac, Corso, Handke, Limonov, Yourcenar. (CF, 111-112)

Du point de vue de la traduction, ils ont le sens complexe uniquement s'ils sont lus ensemble, donc leur compréhension globale est indispensable.

Avant de conclure il faut évoquer aussi le problème traductologique intéressant : celui du titre. Dans la version originale l'auteur utilise le nom « Nègre », une appellation dépréciatrice dont l'équivalent (« negro ») avait été d'ailleurs maintenu dans la traduction anglaise publiée aux Etats-Unis. L'auteur lui-même s'explique dans *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* de la manière suivante : « Dire le mot Nègre si souvent qu'il devienne familier et perde tout son soufre » (Laferrière, 1993 : 198). Ajoutons que le mot « Nègre » apparaît tout au long du récit ce que Lamontagne explique par le désir de l'auteur de déjouer le langage de l'autre et de détruire sa représentation péjorative. Quant à la version polonaise, il semble que le mot « Murzyn » reflète bien l'intention de Laferrière.

Les accents culturels que nous venons d'analyser ne constituent qu'une partie de la richesse des sens propres au roman de Laferrière. Quant aux axes que nous avons analysés, il y a beaucoup d'éléments appartenant au code culturel, lisibles et clairs pour les récepteurs de la traduction étant donné leur caractère

stéréotypé ou bien l'explication du narrateur. Tout de même, il y en a aussi ceux qui sont implicites et exigent un savoir particulier du traducteur. Dans ce cas-là, ce qui pourrait contribuer à la compréhension globale, ce serait le paratexte sous forme d'avant-propos ou de postface du traducteur. Ajoutons à titre d'exemple que le traducteur de la version polonaise n'a pas prévu de telle possibilité pour enrichir la compréhension.

Le roman de Laferrière peut se lire à deux niveaux différents et son fonctionnement dans des cultures d'arrivée dépend aussi bien de l'habileté du traducteur que des connaissances et de la perspicacité de ses lecteurs. Dans le contexte du code culturel il y a toujours un danger que le traducteur qui n'a pas bien compris ou transmis certains éléments provoquera des distorsions dans la transmission des idéologies ou des axes principaux d'une oeuvre en question.

Si l'on reprend la citation provenant du roman analysé, avec laquelle nous avons commencé nos réflexions, il faut croire tout de même que les traductions, parmi lesquelles la traduction polonaise, vont enrichir les cultures d'arrivée de la même manière que l'écriture migrante enrichit la littérature québécoise et qu'il n'aura pas de danger, tout au contraire : une véritable communication.

Quelle sera la redistribution des sens dans des conditions nouvelles ? Le lecteur de la traduction pourra-t-il découvrir leur richesse ? Ce roman contient, selon Sherry Simon, la prolifération des références et l'entrecroisement des codes culturels ce qui rend difficile sa transposition en langue d'arrivée. Toutefois l'exemple des traductions multiples de l'oeuvre de Laferrière, parmi lesquelles la traduction polonaise, démontre que le roman est traduisible. N'oublions pas que la traduction n'est pas que l'imitation ou la reproduction, mais elle commence également à vivre une nouvelle vie après l'avoir transmis dans un univers différent.

Notes

¹ Dans la présente analyse nous utilisons le sigle *CF*, suivi du numéro de page, pour désigner les citations provenant du roman *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière.

² Nous utilisons le terme de filtre dans l'acception de Jean de Fréal.

³ Cf. André Lamontagne et son analyse du roman de Laferrière par le biais de l'intertextualité et l'altérité (Lamontagne, 2004)

⁴ La description provient du site: www.ville.montreal.qc.ca.

⁵ Rappelons que ce rêve du personnage principal se réalise dans la vie réelle étant donné que le succès extraordinaire du premier roman de Laferrière fait qu'il donne de nombreuses interviews parmi lesquelles une entrevue de sept minutes dans la fameuse émission de Denise Bombardier (Mathis-Moser, 2003 : 30)

⁶ Si nous parlons des intertextes universels, il ne faut pas oublier celui qui apparaît le plus souvent dans le roman de Laferrière : le Coran. C'est un intertexte qui pourra entraîner des dénotations et connotations similaires chez les récepteurs du texte de départ et du celui d'arrivée. Le but le plus important qui découle de l'usage de cet intertexte consiste dans la présentation du contraste entre la pensée occidentale (incarnée par Vieux) et la pensée orientale représentée par Bouba.

⁷ A cela s'ajoute l'usage des intertextes propres aux filles anglophones. Leurs lectures se limitent en général aux auteurs anglo-saxons et aux écrivaines féministes - c'est une sorte de « parcours obligé des jeunes bourgeoises anglo-saxonnes » (*CF*, 32) ce qui a une grande importance dans la formation de leur identité. Sans la connaissance de ces intertextes, le lecteur de la traduction ne pourra pas se faire une image du modèle de culture propre aux Miz.

Bibliographie

- Delisle, J. (1993) *La traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction professionnelle anglais-français*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Gasquy-Resch, Y. (dir.) (1994) *Littérature du Québec*. Vanves: EDICEF.
- Krysztofak, M. (1996) *Przekład literacki we współczesnej translatoryce*. Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Kwaterko, J. (2003) *Dialogi z Ameryką. O frankofońskiej literaturze w Québecu i na Karaibach*. Kraków: Universitas.
- Laferrière, D. (1993) *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* Montréal : VLB Editeur.
- Laferrière, D. (1985) *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Paris : Le Serpent à Plumes.
- Laferrière, D. (2004) *Jak bez wysiłku kochać się z Murzynem*. Trad. polonaise Jacek Giszczak. Warszawa : PIW.
- Lamontagne, A. (2004) *Le roman québécois contemporain. Les voix sous les mots*. Québec : FIDES.
- Legeżyńska, A. (1986) *Tłumacz i jego kompetencje autorskie*. Warszawa : PWN.
- Lewicki, R. (2000) *Obcość w odbiorze przekładu*. Lublin: Wydawnictwo UMCS.
- Mathis-Moser, U. (2003) *Dany Laferrière. La dérive américaine*. Montréal : VLB Éditeur.
- Nepveu, P. (1999) *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : Boréal.
- Savoie, Ch. (2003) « *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, roman de Dany Laferrière ». In : Boivin, A. *Dictionnaire des sùvres littéraires du Québec. Tome VII*. Québec : FIDES.
- Tétu de Labsade, F. (2001) *Le Québec, un pays, une culture*. Montréal : Boréal.
- http://felix.cyberscol.qc.ca/LQ/auteurL/laferr_d/dany.html